

gation, sous le titre : « La Lutte Suprême », qui a cessé subitement, pour mettre fin à ses intrigues continuelles, Boghos Pacha l'ayant nommé chef de la Propagande arménienne en France à 2.000 francs d'appointments par mois. Depuis cette époque, il était devenu l'humble serviteur de cette Délégation, contre laquelle il avait engagé « une lutte suprême ». Il ne fallait pas beaucoup à M. Tchobanian pour abandonner sa lutte et son idéal; son intérêt personnel étant satisfait, l'intérêt de l'Arménie passait, bien entendu, au second plan.

A notre avis, c'était une erreur de la part de notre Délégation de confier à M. Tchobanian un rôle actif dans la politique arménienne; homme très ambitieux, très intrigant et terriblement jaloux, dont l'influence néfaste et les intrigues surnoises ont été une des causes principales de l'animosité entre les chefs des deux Délégations, Boghos Nubar Pacha et M. Aharonian et un empêchement certain à une réconciliation et à une bonne entente, suivant l'intérêt suprême de l'Arménie.

M. Tchobanian détestait visiblement M. Aharonian et ne pouvait souffrir la haute situation que cette personnalité occupait à la tête de la Délégation de la République arménienne. Dans ce travail souterrain, il était admirablement secondé par son lieutenant, Vahan Tékéian, un second Tchobanian, poète et rêveur. On frémit à la pensée qu'à l'Armistice, au moment le plus critique où la destinée de l'Arménie devait être décidée à la Conférence de la Paix, ces deux girouettes, ces deux mangeurs de *mouhallebi* occupaient le poste important de conseiller auprès de Boghos Pacha et que leur hostilité notoire contre M. Aharonian empêchait les deux Délégations de se donner la main et de présenter un front unique pour lutter avec une certaine chance de succès contre la coalition turco-juive, conduite par deux grands écrivains français, Pierre Loti et Claude Farrère, qui s'étaient donné mission de faire échouer la cause arménienne. Au moment le plus acharné de la lutte, les Turcs dépensaient sans compter, à tel point qu'à un seul journal ils versaient 500.000 francs pour le gagner à leur mauvaise cause. D'après l'aveu même de M. Noradounghian, à cette époque, non seulement la caisse de notre Délégation était entièrement vide, mais elle était grevée même d'une dette de 100.000 francs, une avance consentie par notre chef.

Il ne serait pas inutile, pour l'édification de l'opinion publique, de retracer quelques épisodes de la vie publique de M. Tchobanian. Pendant les raids de gothas à Paris, en 1915, M. Tchobanian était un des premiers à quitter la capitale, sous prétexte de donner une conférence à Marseille, conférence qui a duré plus de deux mois. De cette façon, il s'était assuré un abri de tout repos, puisque pendant son séjour à Marseille la section marseillaise de l'Union Nationale Arménienne subvenait à ses besoins avec la participation de ses anciens élèves de l'Ecole Aramian.